

tumé à regarder Lisbonne et la flotte du Tage comme un dépôt qui ne devait pas être abandonné, sans courir auparavant la chance d'une bataille. Bien que l'Empereur n'eût donné aucun ordre positif à ce sujet, ni avant ni depuis les troubles de l'Espagne, il se regardait comme comptable de ce dépôt envers lui. Celui qui eût proposé d'évacuer le Portugal, lorsqu'il y avait encore des chances d'arriver sur l'Èbre sans éprouver une perte considérable, celui-là eût été repoussé par l'opinion unanime de l'armée. On se prépara à marcher à l'ennemi pour combattre.

L'armée française n'était pas réunie; le général Loison parcourait l'Alemtejo, et y recevait la soumission des villes terrifiées par la défaite des Portugais et des Espagnols à Evora. Jugeant que l'effroi devait aussi avoir gagné Badajoz, il envoya le major Theron avec un régiment de dragons et deux bataillons d'infanterie devant cette place, demander les officiers français qui y étaient détenus. Le gou-



verneur répondit que la fureur du peuple ne permettait pas de les rendre. On se préparait à envoyer quelques bombes à cette population furieuse pour la calmer, lorsque survint la nouvelle du débarquement des Anglais. « Accourez à Abrantès, » écrivait le général en chef au général Loison, « il n'y a pas un moment à perdre; abandonnez tous vos projets, quand même vous seriez sûr de prendre Badajoz. » Loison se hâta de compléter l'approvisionnement d'Elvas, dont le chef de bataillon du génie, Girod de Novillas, prit le commandement en remplacement du colonel Miquel, mort de ses blessures. Prenant ensuite sa direction par Arronches, Portalègre, Tolosa et Casa-Branca, il arriva le 9 août à Abrantès, après avoir perdu un assez grand nombre de soldats morts de soif et de fatigue, et là il pouvait, suivant l'occurrence, se porter en tête de l'armée anglaise, ou déboucher sur son flanc.

Il importait, lorsque le sort de l'armée allait se décider sur la rive droite du Tage,

d'être débarrassé de toute inquiétude du côté de la rive gauche. Les bandes d'ordonnances réunies à Alcacer-do-Sal y formaient une masse plus nombreuse que redoutable, qui ne s'était pas débandée au bruit du canon d'Evora. Un homme entreprenant, Sebastiao Martin Mestre, dirigeait ce rassemblement, et avait amené à Montalvo quatre grosses pièces de fer, qu'il avait trouvées dans le petit port de Melides. La croisière anglaise devant Setubal paraissait appuyer ce rassemblement, et on disait qu'il allait être grossi par l'armée des Algarves qui passait les montagnes. Le général Kellermann partit de Lisbonne le 11 août, avec cinquante chevaux, prit à Setubal huit cents hommes des 31^e et 32^e légers, marcha sur Alcacer-do-Sal, dispersa le rassemblement des Portugais dont le peu d'importance put être apprécié, rentra ensuite à Setubal, évacua la place après avoir ruiné les forts, les batteries et les magasins, et ramena les troupes sur les hauteurs d'Almada, laissant une petite garni-

son dans le vieux et inutile château de Palensla, placé sur la pointe d'un pic proéminent par-dessus les montagnes de cette partie du Portugal.

La flotte russe était toujours en station à l'embouchure du Tage. Le général Junot crut que le moment était venu de vaincre l'impassibilité de l'amiral Siniavin; il lui représenta qu'il ne s'agissait plus de combattre des Portugais, mais bien des Anglais avec lesquels l'Empereur Alexandre était en guerre; et que, dans les circonstances présentes, ce serait inmanquablement la campagne de terre qui déciderait du sort de l'escadre. Il le conjura d'essayer de partir pour inquiéter l'amiral Cotton, ou, s'il voulait continuer à rester immobile, de débarquer une partie de ses équipages, pour les employer à la défense des forts du Tage. Siniavin repoussa obstinément les propositions qui lui furent faites, déclarant qu'il ne combattrait que dans le cas où les

vaisseaux anglais voudraient forcer l'entrée de la rivière.

L'ARMÉE française dut pourvoir seule à la défense du Tage. Le général de brigade Graindorge resta pour commander sur la rive gauche; le quarante-septième régiment fut établi dans les forts Bugio et de Talaria, et à bord des vaisseaux, pour concourir à la défense de la passe et garder les soldats espagnols prisonniers. Le soixante-sixième fut destiné à occuper Cascaès; la légion du Midi, Saint-Julien; le vingt-sixième, Belem, Bon-Succès et Eriçeyra; le quinzième de ligne, Lisbonne et les magasins à poudre près de Sacavem; un bataillon de dépôt de douze cents hommes, pris sur toute l'armée, forma la garnison du château de Lisbonne. Le commandement de cette grande ville et de toute la défense du Tage, fut confié au général de division Travot qui eut sous ses ordres le général de brigade Avril, commandant du château, le général

Fresier et le maréchal de camp portugais Novion, chef de cette légion de police dont il ne restait plus qu'un débris d'état-major.

DÉJA, pendant que ces dispositions recevaient leur accomplissement, les Français et les Anglais étaient aux prises. A la première nouvelle du débarquement, le général en chef avait chargé le plus ancien des divisionnaires de l'armée, le général Delaborde, d'aller à l'ennemi, d'étudier ses mouvemens, de manœuvrer pour ralentir sa marche, afin que les troupes du général Loison et les réserves de Lisbonne eussent le temps de se mettre en ligne. Delaborde partit de Lisbonne le 6 août, amenant avec lui le soixante-dixième régiment, formant la brigade du général Brenier, deux escadrons du vingt-sixième régiment de chasseurs à cheval et cinq pièces. Le général Thomières, qui occupait Obidos et Peniche avec le deuxième d'infanterie légère et le bataillon du quatrième régiment suisse, fut mis sous ses

ordres. Le colonel Vincent, commandant le génie de l'armée, suivit la colonne avec plusieurs officiers de son arme, pour reconnaître le pays où l'armée pourrait avoir à combattre.

Le point de Batalha avait été indiqué comme le meilleur à tenir pour observer l'armée anglaise, parce que c'est là que se réunissent les deux communications principales de Lisbonne à Leiria, savoir : la route royale qui passe par Alcoentre, Rio-Maior et Candieros, et le chemin plus rapproché de la mer qui passe par Torres-Vedras, Obidos et Alcobaça. Le général Delaborde avec la brigade Brenier suivit la route royale, tandis que la brigade Thomières marchait à hauteur sur l'autre chemin. Le 11 août, son avant-garde arriva à Batalha. Le corps du général Loison vint le même jour coucher à Thomar.

Un faible corps de troupes n'eût pas été en sûreté près de l'abbaye de Batalha, dans un pays boisé où l'on ne voit pas ce qui se passe devant soi, et où l'on est cependant abordable

par tous les points. Le général Delaborde établit sa division à Alcobaça. Le 12, sachant que les armées anglaise et portugaise étaient réunies à Leiria, à une marche de son camp, il se replia sur Obidos, d'où il renvoya le quatrième suisse tenir garnison à Peniche. Il prit le 14 position de combat au village de Roliça qui est à une lieue en arrière, laissant un bataillon d'avant-garde auprès d'un moulin, à la gauche de l'Arnoya, et détachant trois compagnies du soixante-dixième à Bombarral, Cadaval et Segura, pour lier ses opérations avec celles du général Loison qui devait être le 14, ou au plus tard le 15, à Alcoentre.

LES Anglais marchaient, mais ils marchaient seuls; l'apparition du général Loison à Thomar effraya les Portugais. Ils crurent voir l'ennemi arrivant à Coïmbre. Bernardin Freire décida qu'il ne bougerait pas de Leiria, tant qu'il y aurait des Français de l'autre côté de la Serra de Minde. Sir Arthur Wellesley fut

promptement consolé d'être débarrassé d'alliés exigeans et de peu de ressource. Il leur demanda quatorze cents hommes d'infanterie et deux cent soixante de cavalerie qu'il incorpora dans son armée. Avec ce renfort, il suivit la route la plus rapprochée de la mer pour continuer à recevoir les vivres de la flotte. Adoptant les mœurs militaires de l'ennemi qu'il allait combattre, il laissa à Leiria ses bagages et même ses tentes. L'armée bivouaqua le 13 à Calvaria, le 14 à Alcobaça, le 15 à Caldas. Quatre compagnies de Riflemen, du soixantième régiment allemand, envoyées à Obidos pour couvrir l'armée, arrivèrent jusqu'au moulin où était postée l'avant-garde française. Cette avant-garde les rejeta avec perte dans Obidos, et revint ensuite elle-même à la tête du village de Roliça.

Le général anglais ne fit pas de mouvement le 16, bien qu'il dût croire que les troupes du général Loison se joindraient à celles du général Delaborde ce jour-là, ou au moins le jour suivant.

Il y a trois lieues de Caldas à Roliça ; ce sont les deux extrémités nord et sud d'un vaste bassin ouvert également à l'ouest, au milieu duquel se trouve Obidos avec son aqueduc et son château des Maures. En-deçà d'Obidos, par rapport à Lisbonne, le chemin traverse une plaine sablonneuse et couverte d'arbrisseaux jusqu'à Roliça. Là, se détache des montagnes de l'est, une chaîne de collines délimitée par des cours d'eau, et prolongée vers Colombeira. On dirait que la communication avec le pays en arrière est barrée, parce que le grand chemin disparaît aux yeux vers un défilé étroit et tortueux, qui s'étend jusqu'à Azambugeira-dos-Carros. La faible division du général Delaborde tenait la plaine depuis Roliça jusqu'en avant de Colombeira. Le 17, à neuf heures du matin, on entendit des coups de fusil vers les avant-postes de la droite. L'armée anglaise débouchait.

Elle était partie à la pointe du jour de son camp de Caldas, formée en six colonnes, savoir :

la brigade portugaise détachée à la droite pour tourner au loin, par le sud de Colombeira, la gauche des Français; quatre colonnes du centre dont une en réserve, commandée par le brigadier-général Crawford, et les trois autres, sous les ordres des généraux Hill, Nightingale et Fane, marchaient parallèlement vers la position des Français, précédées par la cavalerie et protégées par deux batteries, chacune de six pièces de canon; enfin, une forte colonne de gauche, composée de deux brigades, d'une batterie d'artillerie et d'un escadron de cavalerie, à la tête de laquelle le général Ferguson se dirigea en partant d'Obidos, de manière à déborder la droite de l'ennemi, et au besoin combattre le général Loison, dont on savait que le corps était en marche.

Les Anglais étaient quinze mille et de la plus belle apparence. Ils marchaient lentement, mais avec ordre, réparant sans cesse le morcellement causé par les obstacles du terrain, et convergeant vers l'étroite position de

Français. Il y avait dans ce spectacle de quoi frapper les imaginations de jeunes soldats qui, jusqu'alors, n'avaient eu affaire qu'à des bandes fuyardes d'insurgés. Ils n'étaient pas deux mille cinq cents, y compris les trois compagnies détachées sur la droite. Les compagnies de grenadiers et de voltigeurs n'appuyaient pas les flancs des bataillons, ayant été pour la plupart organisées en régiment d'élite. La force de ce corps résidait en entier dans l'habileté des chefs, et surtout dans l'attitude calme et énergique du général, vieux guerrier, aimé des soldats, et prompt à leur communiquer sa force et sa confiance. Dès que l'ennemi fut engagé dans la plaine, Delaborde jugea qu'en s'opiniâtrant à défendre Roliça, on n'aurait plus le temps de s'asseoir sur la forte position, en arrière de Columbeira. Il y envoya le soixante-dixième ; et lui-même se retira avec le deuxième léger, l'artillerie et la cavalerie, à l'entrée du défilé.

Ce mouvement s'exécuta avec légèreté et

précision. Pour arriver à la nouvelle position des Français qui n'était abordable que par cinq ravines à pente raide, garnies de myrtes, d'arbrisseaux et de cistes, sir Arthur Wellesley forma cinq attaques. La plus vigoureuse, ayant en tête de colonne le vingt-neuvième régiment d'infanterie de la brigade Nightingale, gravit à force de courage et en s'aidant des arbrisseaux, et le régiment commençait à se former sur la crête. Le général de brigade Brenier le charge à la tête du premier bataillon du soixante-dixième français. Le neuvième anglais, de la brigade Hill, vient au secours du vingt-neuvième ; le colonel Lake qui commande l'attaque est tué. Les deux régimens sont culbutés. Il y eut même quelques instans pendant lesquels le vingt-neuvième mit bas les armes, désespérant de pouvoir s'échapper.

Le général Brenier fit déposter, avec le même succès, le cinquième régiment anglais qui attaquait du côté de Columbeira. La brigade Fane, composée du soixantième et

du quatre-vingt-quinzième, essaya de monter près du grand chemin. Le général Delaborde à la tête du deuxième léger la repoussa ; et quoique blessé dès le commencement de l'action, ainsi que son chef d'état-major, l'adjudant-commandant Arnoux, et le major Merlier, du premier léger provisoire, il continua d'en imposer à l'ennemi, et d'animer ses troupes par sa présence.

LES attaques immédiates des Anglais étaient partout repoussées. Mais on combattait depuis quatre heures. Les Français avaient perdu un quart de leur monde, tous tués ou blessés, car ils ne laissèrent pas un prisonnier entre les mains de l'ennemi, et, au contraire, ils lui en firent plus de cent dont plusieurs officiers. Les colonnes, tournant par la droite et par la gauche, accomplissaient leur mouvement. Celle que commandait le général-major Ferguson pouvait arriver avant peu de temps à Azambugeira-dos-Carros. La retraite

alors fut décidée. Elle s'exécuta avec une audacieuse régularité qui , non moins que ce qui s'était passé, excita le respect de l'ennemi. Trois fois le général Delaborde attaqua les Anglais avec une moitié de ses forces, pendant que l'autre moitié gagnait du terrain en arrière. Le vingt-sixième régiment de chasseurs à cheval présentait la charge à chaque instant, sans que la cavalerie portugaise osât se commettre, et plusieurs fois il repoussa les tirailleurs anglais sur leurs masses forcées de s'arrêter. Le major Weiss, commandant du régiment, fut blessé à mort dans un de ces engagements. Le feu de dix-huit bouches à feu anglaises de calibre supérieur, ne put éteindre le feu de cinq petites pièces françaises, dont une seule resta en arrière engagée dans le défilé. Sir Arthur Wellesley suivit les Français jusqu'à Casal de Sprega. Le général Delaborde s'arrêta à Quinta de Maravigliata, pour y attendre les trois compagnies qui, ayant été détachées le 16 sur la droite, ne prirent aucune part à l'action. Dès

qu'elles l'eurent joint, il se retira à Runa, sur le Sizandro, à hauteur de Torres-Vedras. N'y recevant aucune nouvelle, ni du général Loison, ni du général en chef, il continua sa retraite le lendemain, et prit poste à Cabeça de Montachique, point culminant de la presqu'île où Lisbonne est située.

APRÈS le combat de Roliça, sir Arthur Wellesley pouvait marcher au-devant du général Loison qui arrivait par Rio-Maior et Acoentre, l'acculer au Tage, en l'écrasant de la supériorité de ses forces, et atteindre le but de l'expédition, sans courir les chances d'une bataille à forces égales. Il préféra suivre la trace du général Delaborde. Après avoir passé la nuit du 17 à Villa-Verde, il marchait le 18 au matin sur le chemin de Torres-Vedras, lorsqu'on annonça que les bâtimens qui amenaient d'Angleterre les brigades des généraux Anstruther et Acland étaient en vue de la côte. La belle résistance du général Dela-

borde fit apprécier à sir Arthur Wellesley l'opportunité de ce renfort. Il conduisit ses troupes au-devant d'eux par le chemin de Lourinhao. Le 19, il prit position à Vimeiro, de manière à couvrir le débarquement qui devait s'effectuer à une lieue de-là, dans la baie formée par l'embouchure du ruisseau de Maceira.

VOILA dix-neuf jours que les Anglais ont commencé à débarquer, et ils n'ont encore eu à combattre qu'une avant-garde française. Le général Loison, dont le mouvement sur Thomar avait paralysé l'armée portugaise de Bernardino Freire, au lieu de se porter sur Leiria ou sur Alcobaca, était venu le 13 à Santarem, en passant par Torres-Novas. Comme ses bataillons, accablés de chaleur et de fatigue, avaient moitié de leur monde en arrière, il y passa les journées du 14 et du 15, ce qui fut cause que le général Delaborde combattit seul à Roliça. Le général Loison laissa à Santarem la légion hanovrienne qui eût été mieux placée

à Abrantès, où était un hôpital français sans protection. Le 16, pressé par des ordres réitérés et impérieux, il vint à Alcoentre; le 17, le général en chef le joignit près de Cercal.

Car le général en chef aussi s'était mis en campagne. Il venait de quitter Lisbonne pour la première fois depuis qu'il y était entré, et il lui en avait coûté beaucoup, non qu'il hésitât devant la nécessité de se mesurer avec les Anglais; au contraire, il était décidé à les combattre. Mais une idée fixe dominait et modifiait ses déterminations. Il croyait fermement, et c'était aussi l'avis des Français et des Portugais composant son gouvernement, que la tranquillité de Lisbonne tenait à sa présence, et qu'aussitôt qu'il se serait éloigné, l'insurrection y éclaterait en même temps que l'escadre anglaise forcerait l'entrée du Tage. Aussi cette combinaison de guerre lui paraissait devoir être la meilleure, qui offrirait les moyens de combattre l'ennemi assez loin de la capitale pour qu'on n'y entendît pas son canon, assez près

pour pouvoir y rentrer moins de quarante-huit heures après la bataille.

LE 15 août, les membres du gouvernement, les chefs du clergé et de la justice, les officiers supérieurs de l'armée furent réunis pour célébrer l'anniversaire de la naissance de l'Empereur. Le général en chef leur recommanda la tranquillité de Lisbonne, et la nuit même il partit à la tête de ce qui restait de troupes disponibles, savoir : un régiment de grenadiers, le bataillon du quatre-vingt-deuxième, le troisième régiment provisoire de dragons ; une batterie de dix pièces de canon, que suivait un approvisionnement de munitions de guerre pour toute l'armée, et des fourgons portant les bagages et le trésor.

Ce corps de troupes fut retardé au passage de Sacavem, où on avait négligé d'établir un pont sur la rivière. Il s'arrêta à Villa-Franca da Xira. Le 17 au matin, comme on était déjà en marche pour continuer la route, arrivent

de Lisbonne des Portugais, qui disent que l'escadre anglaise est entrée dans le Tage. Aussitôt les troupes de retourner sur leurs pas. Ce n'était qu'une fausse nouvelle ; elles continuent leur marche. Le duc d'Abrantès en laisse la conduite au général Thiébault, son chef d'état-major, et il va se mettre à la tête du corps du général Loison, qu'il rencontre près d'Alcoentre, s'acheminant lentement et tardivement dans la direction de Cercal.

Cependant on entendait parfaitement, à quatre lieues de distance, le canon de Roliça. Les paysans disaient que l'armée anglaise seule était engagée avec les troupes du général Delaborde. Le duc d'Abrantès conclut de ces rapports que, tandis que sir Arthur Wellesley marcherait sur Lisbonne par le chemin de Torres-Vedras, l'armée portugaise dont on exagérait la force, s'y rendrait par la grande route de Rio-Maior et Alcoentre. Il résolut de combattre les Anglais avec toutes ses forces réunies, et de revenir ensuite avec les mêmes

forces contre les Portugais. C'était la manière de Napoléon. Le général en chef écrivait au général Thiébault de Cercal, le 17 à sept heures du soir : « Je rassemble mon armée à Torres-Vedras. Nous livrons bataille aux Anglais : hâtez-vous si vous voulez être de la partie. »

Il était difficile de se hâter beaucoup avec une si lourde colonne d'équipages, depuis, surtout, qu'ayant quitté la route royale au-dessus de Villa-Franca da Xira, elle était entrée dans les chemins à pic et étroits, qui coupent transversalement les contreforts de Monte-Junto. Elle arriva très-tard le 17, à la Mot-o-Otta.

Le 18, le corps du général Loison se porta à Torres-Vedras. La réserve se traînait lentement par Cercal, Pedromùnes et Romabhal. Elle tenait plusieurs lieues de la tête à la queue, et le moindre parti ennemi qui se serait présenté, eût détruit presque sans coup férir les attelages de l'artillerie, du trésor et des vivres. Elle n'arriva que le 20 à Torres-Vedras. La division Delaborde y était revenue le 19,

de Cabeza de Montachique. Ainsi toute la force disponible se trouvait réunie.

ON vit alors quel impôt pour une armée, que l'occupation d'un pays ennemi. D'après l'état de situation, il y avait, au 15 juillet, vingt-six mille Français en Portugal; et le 20 août, on ne trouva pas dix mille sabres ou baïonnettes à présenter sur le champ de bataille. Les marches du mois de juillet avaient fait perdre, ou avaient relégué dans les hôpitaux, près de trois mille hommes. On en avait laissé cinq mille six cents pour occuper Almeida, Elvas, Palmela, Peniche et Santarem. Deux mille quatre cents hommes étaient à Lisbonne, mille sur la flotte pour garder les vaisseaux et pour contenir les prisonniers espagnols; trois mille étaient répartis dans les forts, sur les deux rives du Tage. Le duc d'Abrantès, s'apercevant trop tard qu'il avait gardé trop de places de guerre, et laissé trop de monde à l'embouchure du Tage, en-

voya , de Torres-Vedras , l'ordre au général Travot de faire partir pour l'armée le bataillon du soixante-sixième , et quatre compagnies d'élite des autres bataillons. En attendant qu'ils arrivassent , il n'y avait guère à Torres-Vedras , y compris les non combattans , que onze mille cinq cents hommes. On en forma deux divisions d'infanterie , une réserve de grenadiers et une division de cavalerie.

La première division , commandée par le général Delaborde , fut composée des deuxième et quatrième légers et soixante-dixième de ligne , formant la brigade Brenier ; du quatre-vingt-sixième et de deux compagnies du quatrième suisse , formant la brigade Thomières (en tout trois mille deux cents hommes d'infanterie).

La seconde division , commandée par le général Loison , fut composée des douzième et quinzième légers et cinquante-huitième de ligne , formant la brigade Solignac ; des trente-deuxième et quatre-vingt-deuxième , formant

la brigade Charlaud (en tout deux mille sept cents hommes d'infanterie).

La réserve, commandée par le général de division Kellermann, fut composée de quatre bataillons de grenadiers, deux régimens, forts ensemble de deux mille cent hommes.

La division de cavalerie, commandée par le général de brigade Margaron, fut composée du vingt-sixième de chasseurs à cheval, et des troisième, quatrième et cinquième régimens provisoires de dragons, en tout douze cents chevaux, chaque régiment ayant deux escadrons.

L'artillerie, commandée par le général de brigade Taviel, consistait en vingt-six bouches à feu qui furent réparties, savoir : huit pièces dans la première division, sous les ordres du colonel Prost; huit dans la deuxième division, sous les ordres du colonel d'Aboville; dix dans la réserve, sous les ordres du colonel Foy.

LES Anglais étaient deux contre un par rap-

port aux Français. Les cinq cents hommes tués, blessés ou pris à Roliça, étaient remplacés, et bien au-delà, par le renfort de quatre mille deux cents hommes amenés par les brigadiers-généraux Anstruther et Acland, renfort qui entra en ligne dans la journée du 20, et pendant la nuit suivante. De plus, la station des îles Berlenguas venait de signaler le convoi de la mer Baltique, qui portait les onze mille hommes de sir John Moore. Avant qu'ils débarquassent, l'armée se trouvait alors composée, non compris le détachement portugais, de vingt-trois régimens d'infanterie (dix-sept mille hommes) répartis dans huit brigades. N'ayant pas fait de marches forcées, elle n'avait ni malades ni traîneurs. Son artillerie attelée était de vingt-quatre bouches, dont une batterie du calibre de 9. Elle n'était inférieure à l'armée française que dans la cavalerie qui consistait en deux cents chevaux du vingtième dragons légers et en deux cent soixante chevaux de Portugais.

Sans avoir égard au rassemblement de Torres-Vedras, le général anglais se disposait à marcher par le chemin étroit et rocailleux de Mafra, qui court l'espace de six lieues parallèlement à une côte escarpée, et forme une suite de défilés dans lesquels l'armée, allongée sur une seule colonne, eût été sans cesse attaquable en queue et de flanc, tandis qu'en aucun endroit on n'aurait pu se former en bataille. Mais, en supposant que les Français restassent spectateurs inactifs de cette marche aventureuse, sir Arthur Wellesley arriverait quelques heures plus tôt à Lisbonne, et le général Moore n'aurait plus qu'à se porter rapidement sur Santarem, pour couper aux Français leur retraite sur l'Espagne. La première partie de ce plan s'exécutait. Les ordres étaient donnés aux troupes pour partir le 21, à cinq heures du matin, lorsque le lieutenant-général sir Harry Burrard, désigné pour commander en second les forces britanniques dans la Péninsule, arriva dans la rade de Maceira, amenant avec lui les

chefs des deux services de l'état-major, savoir le général Clinton, adjudant-général, et le colonel Murray, quartier-maître général. Sir Arthur Wellesley alla à bord conférer avec son général. Ni l'un ni l'autre n'avaient des notions exactes, ni sur la force de l'armée française, ni sur les difficultés du pays. Les récits qui étaient faits à sir Harry Burrard du combat de Roliça, lui faisaient appréhender une énergique résistance. Sir John Moore arrivait dans la baie du Mondégo, pourquoi ne pas l'attendre!.. Le succès de l'expédition sera plus assuré, si on l'entreprend avec onze mille hommes de plus et surtout avec une cavalerie plus nombreuse. Le général Burrard envoya à sir John Moore, l'ordre de venir débarquer à Maceira, et prescrivit à sir Arthur Wellesley de demeurer dans sa position de Vimeiro.

LES positions fortes ne manquent pas dans les pays saccadés et montagneux, où la culture n'a pas arrondi les formes tranchantes du ter-

rain. Vimeiro en offre une de cette nature, et elle était redoutable par la masse des troupes que les Anglais y avaient agglomérées. Le village est situé dans le vallon où coule la Maceira. Vers le nord se détache une chaîne de hautes collines, sur le sommet de laquelle est pratiqué le chemin qui va par les hameaux de Fontanel et de Ventoza au bourg de Lourinhao; cette chaîne est bordée à l'est par un large et profond ravin au fond duquel est situé le village de Toledo. Au sud-est de Vimeiro et attenant aux maisons du village, s'élève un plateau en partie boisé, en partie découvert, qui domine toutes les avenues du côté de Torres-Vedras. Ce plateau est dominé lui-même en arrière et à l'ouest de Vimeiro par un massif de montagnes remplissant l'espace entre la rive gauche de la Maceira et le rivage de la mer.

Sur ce massif bivouaquaient six brigades de l'armée anglaise commandées par les généraux Hill, Crawford, Acland, Nightingale et Fer-

guson, ayant leurs avant-postes sur le chemin de Mafra. Les deux autres brigades, Anstruther et Fane, étaient placées sur le plateau de la rive droite de la Maceira. L'artillerie était répartie dans les deux positions. On avait laissé la cavalerie dans le vallon, pour la commodité de l'eau. Le chemin de Lourinhao était observé par les Portugais et par quelques compagnies de Riflemen.

Cette position n'avait pas été reconnue par les Français. Les détachemens de leur cavalerie qui s'en étaient le plus approchés, rapportaient seulement que les Anglais étaient tous réunis autour de Vimeiro, et qu'on y avait vu distinctement pendant la nuit trois lignes de feu. Mais le duc d'Abrantès ne pouvait pas hésiter. La situation de Lisbonne, abandonnée à une si faible garnison, lui donnait de vives inquiétudes. L'armée des Portugais était éloignée. Les Anglais, en gagnant du temps, ne pouvaient que se renforcer. Il fallait donc qu'il les atteignît, où qu'ils fussent et combien qu'ils fussent.

LE 20 vers le soir, le général français porta sa cavalerie et le gros de son infanterie à l'embranchement des chemins de Lourinhao et Vimeiro, au-delà d'un défilé long et difficile qui est à une lieue de Torres-Vedras. Le reste de l'infanterie et l'artillerie franchirent le défilé pendant la nuit. Le 21 à sept heures du matin, l'armée française était rassemblée à une lieue et demie des avant-postes de l'ennemi, mais hors de sa vue et sans qu'il se fût aperçu du mouvement.

Du point de rassemblement jusqu'au plateau de Vimeiro, que le relief du terrain empêchait d'apercevoir, s'étendait une lande de sables et de rochers de trois à quatre cents toises de développement, s'abaissant en pente raide, d'un côté vers le ravin de Toledo, de l'autre vers le cours du Rio-Maceira. L'armée française s'ébranla dans la direction du plateau, la cavalerie en tête, et chaque division d'infanterie marchant en colonne, avec ses deux brigades de front et l'artillerie dans l'intervalle. On envoya

sur la droite le troisième régiment de dragons provisoire, commandé par le major Contans. Il passe rapidement le grand ravin aux environs de Toledo, et se déploie près d'un moulin à vent de Fontanel, sur les sommités du chemin de Vimeiro à Lourinhao. Cette manœuvre est vue du camp anglais. Le général Wellesley, qui d'avance a regardé sa gauche comme la partie faible de la position, est persuadé que l'attaque va venir par-là. Il détache aussitôt de ce côté, la brigade du général major Ferguson, avec trois pièces d'artillerie que suit immédiatement, en seconde ligne, la brigade de Nightingale avec deux autres pièces, et qu'appuyera plus à gauche, du côté de la mer, la brigade Crawford et l'infanterie portugaise. Ce mouvement des Anglais vers leur gauche provoque, de la part des Français, et comme par instinct, un mouvement parallèle. La brigade de droite de la première division, aux ordres du général Brenier, va, comme étant la plus à portée, au secours du troisième régiment de dragons.